

Interview, issu du blogueur « Grenouille givrée »

Récit d'une immigration au Québec

La vie est remplie de surprises et de coïncidences, qui se mettent en travers de votre chemin et finissent par influencer votre parcours. En tout cas, c'est ce que je me dis en pensant à mon existence et surtout, à mon immigration.

Fin 1999, soit moins de deux ans avant de m'installer à Montréal, je n'avais qu'une très petite idée de ce qu'était le Québec. Une idée faite de stéréotypes, que je trouve aujourd'hui tellement grotesques et pas très éloignée de ce que pensait Voltaire, voilà plus de deux siècles : que pouvait-il donc y avoir sur ces quelques arpents de neige, à part des bûcherons avec un drôle d'accent et des Indiens roulant avec de gros 4x4 ?

Au fil d'un long vagabondage sur internet, j'ai fini par m'échouer, un soir, sur un site de discussion québécois.

Prenant part aux dialogues, je découvris des gens accueillants, très sympathiques et, aussi, une autre culture à travers des expressions, des lieux, des quiproquos également, nés de ce que j'allais réaliser plus tard : le choc culturel !

Jour après jour, des liens se sont créés. Puis, au bout de quelques mois, je commençais à correspondre un peu plus directement avec certains Québécois, par le biais du téléphone. Par nos discussions, je commençais lentement à mieux connaître le Québec. Mais d'un même temps naissait une certaine frustration : j'avais de plus en plus envie de voir par moi-même ce pays qui n'en est pas un.

C'est en août 2000 que je me suis décidé à consacrer un mois et demi de mes vacances, à partir pour le Québec. Moi qui avais surtout voyagé en Europe, mais jamais sur le continent américain, j'étais plus que jamais motivé à découvrir la « Belle Province ».

À ce moment-là, mon immigration n'était pas décidée, mais l'idée commençait à me trotter sérieusement dans la tête.

Au bout de deux ou trois jours au Québec, je commençais à ressentir quelque chose d'assez unique : j'avais l'impression de m'être retrouvé ici ! Comme si une partie de moi avait attendu, patiemment, que je me décide à traverser l'océan.

En fait, je me suis senti assez rapidement en harmonie avec la société québécoise. Un retour vers des choses et des valeurs simples. Des relations interpersonnelles moins compliquées, où les gens n'hésitent pas et surtout, n'ont pas peur de se parler même s'ils ne se connaissent pas. Une société qui ne juge pas, ou moins, les apparences et surtout, une société qui n'est pas basée sur l'affrontement entre les individus.

C'est peut-être cela qui m'a séduit en premier. Un sentiment qui me faisait penser aux vieux films français des années 50, où les gens entraient dans de petites boutiques et où s'engageaient de vraies conversations avec le commerçant. Ainsi, j'étais surpris de me faire demander presque systématiquement comment ça allait, en entrant dans le moindre commerce. Le tutoiement également, gros choc culturel pour un Français tellement habitué à se faire vouvoyer par tout le monde depuis les années de fac. Au début déstabilisant, puis ensuite, je m'apercevais qu'il s'agissait surtout d'une sorte de traduction du « You » anglais... le « tu » pouvait donc devenir respectueux, mais en même temps convivial, permettant de rapprocher un peu plus les gens.

Évidemment, j'étais un touriste. Et l'on s'émerveille toujours un peu plus lorsque l'on découvre une autre culture, une autre façon de voir les choses, sans vivre dans le pays.

Mais au moment de reprendre mon avion pour retourner à Paris, j'étais convaincu d'une chose :

c'est au Québec que je voulais poursuivre ma vie !

J'avais 27 ans, célibataire et sans grandes attaches en France. Un peu déçu par la mentalité de mon pays, peut-être un peu lassé aussi. Et même si j'avais un bel emploi, comme assistant d'un sénateur depuis quelques années, je me disais qu'avant d'avoir à gérer des regrets, il fallait que je tente ma chance et qu'avant la trentaine, il était toujours plus simple de donner un nouveau départ à sa vie.

Après quelques mois de procédure administrative et de sélection, un entretien avec les services de l'immigration du Québec, le paiement de quelques frais, je devenais officiellement résident permanent canadien. Un statut qui me donne les mêmes droits que n'importe quel autre Canadien, à part celui de voter et d'avoir un passeport du pays.

Fin septembre 2001, je posais mes valises à Montréal, décidé à y vivre pleinement le reste de mon existence.

Bizarre d'ailleurs d'avoir choisi Montréal. Un peu avant de découvrir le Québec pour la première fois, j'avais dans l'idée de m'installer dans la ville de Québec. Une ville très jolie, assez européenne lorsqu'on la compare avec les métropoles d'Amérique, de taille moyenne, alors que l'idée que j'avais de Montréal ne me plaisait guère : trop grand, trop dense, trop « américain ». Les deux premiers jours, j'avais même trouvé la ville laide... et pourtant !

Contrairement à Paris, Londres ou même Québec, Montréal est une ville qui ne se laisse pas facilement apprivoiser. Ses trésors et son âme n'explorent pas à la face du visiteur dès qu'il y pose les pieds.

À force de la visiter, de la connaître, j'ai appris à aimer et même à adorer Montréal ! Une grosse ville, certes, mais à dimension humaine. Une ville bien plus vaste que Paris, mais avec beaucoup moins d'habitants, de nombreux parcs, des habitations que ne dépassent rarement les trois étages, une ville surtout très sécuritaire contrairement à l'image qu'on pourrait avoir. À midi ou à minuit, je n'ai jamais craint de me balader en ville, quel que soit le quartier.

Une ville extraordinairement vivante enfin, avec des dizaines de festivals en pleine rue où les Québécois se rassemblent, dans une ambiance sereine et détendue. Une ville qui n'est pas parfaite, mais que j'aime et qui me manque dès que je n'y suis pas.

Enfin, grande métropole économique du Québec et du Canada, Montréal représentait également à mes yeux, de meilleures opportunités d'emploi. Et avec raison ! En moins d'une semaine de recherche, je trouvais un travail dans une compagnie dans laquelle je suis resté près de cinq ans.

Aujourd'hui, depuis le mois de janvier, je travaille comme planificateur chez Bombardier aéronautique. Une société canadienne, chef de file dans le domaine des avions d'affaire et des jets régionaux.

C'est aussi ça le Québec et l'Amérique : sans avoir beaucoup de diplômes et surtout pas dans le domaine, les employeurs n'hésitent pas à donner la chance à des gens qu'ils sentent capables de progresser et de se débrouiller. Il faut aimer relever des défis et ça tombe bien, c'est le genre de chose qui me motive.

Bien sûr, tout n'est pas rose et si le Québec était un Eldorado, ça se saurait !

Démarrer les deux ou trois premières années avec deux semaines de vacances, alors que j'en avais beaucoup plus en France, ça refroidit. Puis finalement, je me suis rendu compte que si j'avais moins de vacances, j'avais également un peu plus de temps le soir après le travail et que je profitais beaucoup plus de la fin de semaine, car étant moins fatigué. En fait, même si on aimerait toujours avoir plus de vacances, je n'ai pas du tout souffert d'en avoir si peu au départ.

L'éloignement des amis et de la famille et quelque chose qu'il faut savoir gérer... des deux côtés ! Ainsi, je me suis rendu compte qu'il fallait vivre l'éloignement (même si je ne suis pas très proche de mes parents), mais qu'il fallait aussi s'accommoder des interrogations et des remarques de mes parents. Je n'ai eu aucun mal à assumer mon choix, vu que je me plais beaucoup ici, mais cela fût

une autre histoire lorsque mon grand-père est décédé alors que je me trouvais à 6000 kilomètres.

Même si on s'y attend. Même si, avant d'immigrer, je m'attendais à devoir être confronté au problème, cela est bien différent lorsque l'on doit affronter la situation. Lorsque l'on doit admettre que l'on ne sera pas aux côtés des gens que l'on aime. Mais comme toutes les épreuves de la vie, on en ressort grandi.

Bien des immigrants que je connais, vivent également des crises que l'on pourrait comparer au « mal du pays ». Cela n'a pas été mon cas, même si, évidemment, certains petits plaisirs que je pouvais avoir en France, me manquent parfois.

Immigrer, c'est aussi se déraciner. On a notre environnement, nos amis, nos parents, nos habitudes... puis du jour au lendemain, tout cela est bouleversé. La tentation est parfois grande de tenter de rester « connecté » à notre passé, regarder les émissions françaises à TV5, faire son épicerie en achetant des produits français, fréquenter que des Français (ils sont nombreux, près de 4000 à immigrer tous les ans au Québec), bref, vivre une sorte de repli sur soi, en tentant de reproduire tout ce qui pouvait nous rassurer autrefois.

Certains immigrants que j'ai rencontré vivent ce genre de choses. Le problème, c'est que sans créer d'attaches dans leur pays d'adoption, ils auront beaucoup plus de mal à surmonter les obstacles. Au lieu de chercher de l'aide auprès d'amis du coin, ils vont se retourner vers la famille, les amis de France, mais qui ne seront pas d'une grande utilité tant ils ne font pas partie du contexte.

Et là, je découvre, à écouter le récit de certains, qu'ils ne semblent pas vivre dans le même Québec que moi. Portés vers une certaine nostalgie de leur passé, où tout leur semblait plus facile, ils se rendent compte que cela ne se passe pas comme ils l'espéraient. Pourtant, s'ils avaient su s'intégrer à leur nouvel environnement, ces mêmes problèmes auraient été plus facilement surmontés.

Bref, l'immigration, même avec les moyens de communication et de transport d'aujourd'hui, reste une immigration. Et même si cela n'a rien à voir avec les flots d'immigrants qui arrivaient au port de Montréal au début du siècle dernier, avec comme seul bagage une simple valise et deux dollars en poche, il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'un grand bouleversement dans une existence.

Certes, je me considère vraiment chanceux, puisque je n'ai jamais eu de doute et que cela se passe vraiment très bien pour moi. J'ai de bons amis, un travail qui me plaît et gratifiant, un pays que j'aime dans une ville que j'adore.

Puis, je me suis découvert. En immigrant, en se sortant de son contexte habituel dans lequel on a grandi, on apprend à se connaître puisque l'on est obligé de se prendre seul en charge.

Ensuite, on finit par être influencé par son nouvel environnement. Outre les intonations et les bribes d'accent que j'ai et qui me font parfois passer pour un Québécois lorsque je vais en France, le calme et la sérénité de la société québécoise a fini par déteindre sur moi.

Après presque six ans au Québec, je me sens vraiment ici chez moi. Je pense d'ailleurs que l'intégration de tout immigrant est une réussite, à partir du moment où son pays d'adoption devient son vrai « chez lui ».

Tout cela, et quelques autres choses, font que je n'ai absolument aucune envie de repartir vivre en France. « Il ne faut jamais dire jamais », mais le but de chacun est de se sentir bien et en harmonie dans l'espace où il vit. Quel que soit le lieu. Alors pourquoi en changer ?